sement découvert au moment où, armé d'un poignard, il abordait le roi dans une église.

Mais il nous faut nous arrêter : la funèbre liste des crimes commis par cette femme, liste horrible, monotone dans son sanglant développement, demanderait plus d'espace que nous ne pouvons lui en cousacrer. Cette monstrueuse nomenclature soulève le dégoût et l'indignation.

Cependant, nous devons suivre encore cette odieuse femme sur un autre théâtre, où nous la retrouverons animée du même esprit diaboliquement perfide.

La guerre venait d'éclater entre Landéric, maire du palais de Clotaire II, et le roi d'Austrasie Childebert. Frédégonde accompagna ses soldats, ayant avec elle le roi son fils, qui n'avait pas encore dix ans. Les deux armées s'étant rencontrées à Droizy, entre Soissons et Château-Thierry, ce fut elle, dit-on, qui conseilla le stratagème de guerre dont usa Landéric. Il fit franchir de nuit, à son armée, la dernière marche qui la séparait de l'ennemi, de manière à le surprendre au point du jour. Pour mieux couvrir le mouvement, chaque soldat avait à la main un grand rameau d'arbre qu'il tenait élevé de manière à cacher tout ce qui était derrière. Enfin, on avait attaché des sonnettes au cou des chevaux, comme il était d'usage lorsqu'on abandonnait ces animaux à la libre pâture dans les bois. Le stratagème réussit. L'armée de Childebert fut surprise et mise dans une déroute complète (593). (Buchez, *Formation de la nationalité française.*) Ce prince survécut peu de temps à cette bataille. Frédégonde profita des troubles dans lesquels cette mort plongeait l'Austrasie, et la guerre se ranima entre elle et Brunehaut. On se rencontra à Latofao, et la victoire lui resta de nouveau.

Quelque temps après (597), Frédégonde mourut enfin; elle mourut au milieu de son triomphe et fière de voir son fils rétabli dans ses droits. Toute la vie de cette femme, en effet, avait été consacrée aux intérêts de cet enfant; c'est pour lui qu'elle avait commis ses plus grands crimes. (Un seul historien, Fortunatus, n'a pas eu le courage de la flétrir.) Il ne pénétra dans son âme, au moment de mourir, qu'un regret, ce fut de n'avoir pu réussir dans toutes ses homicides tentatives. Un jour, cependant, une épidémie qui ravageait le royaume lui ayant enlevé tous ses enfants, à l'exception de Clotaire, la terrible reine crut à un châtiment céleste, et dit à son époux : « Voilà que nous perdons nos enfants; ce sont les larmes des pauvres et les gémissements des veuves et des orphelins qui les tuent. Croyez-moi, brûlons tous les édits injustes que nous avons rendus pour lever les taxes. » Les rôles d'impositions que Chilpéric avait fait établir, et qui accablaient ses sujets, furent alors brûlés. C'est la seule bonne action qui apparaisse dans toute sa vie.

Frédégonde fut enterrée auprès de son époux, dans la basilique de Saint-Vincent ou Saint-Germain-des-Prés, où l'on voyait, avant le XVIIIe siècle, la pierre qui recouvrait son tombeau. Cette pierre, un des plus anciens monuments funèbres de nos rois, se trouve aujourd'hui au musée de Cluny. C'est une mosaïque représentant Frédégonde en habits royaux, le visage couvert d'un voile, à cause de son veuvage.

Frédégonde et Brunehaut, tragédie de Lemercier, représentée au Théâtre-Français en 1821. L'auteur a bien senti que des trois personnages principaux que lui présentait l'histoire, aucun ne pouvait être sympathique. Aussi a-t-il cherché à faire reposer l'intérêt de son drame sur le jeune Mérovée, ce fils chéri de Chilpéric, victime dès longtemps dévouée aux fureurs de sa marâtre. En effet, Mérovée, passionnément amoureux de Brunehaut, qu'il a épousée contre la volonté de son père; Mérovée, qui croit être aimé de cette perfide reine d'Austrasie, et qui se voit abandonné par elle au moment où elle est certaine de pouvoir occuper le trône sans lui, Mérovée, qui exprime avec une profonde énergie les tourments d'un amour cruellement abusé, et qui, délaissé par sa femme, tombe bientôt sous les coups de Frédégonde, est un personnage dramatique et intéressant. Il rappelle celui de Séleucus dans *Rodogune*. L'auteur a trouvé, dans un sujet non sans analogie avec celui qu'a traité le grand Corneille, des traits remarquables. Mais la conception générale de la pièce est défectueuse; l'exposition est lente et obscure; l'action s'engage péniblement. Quelques anachronismes, des expressions impropres, des inversions forcées, défauts moins sensibles dans cette pièce que dans les autres tragédies de Lemercier, sont plus que rachetés par des qualités bien à lui : force dans les idées, élévation et noblesse dans la pensée, traits passionnés, mouvements tragiques, élans imprévus, vers d'une énergique simplicité. Il est à supposer que Lemercier aurait traité différemment son sujet, s'il avait bien connu les mœurs et le caractère de ces Francs que les écrits historiques de Chateaubriand et d'Augustin Thierry nous ont révélés, au grand scandale des gens qui s'accommodaient si bien des préjugés et des conventions de l'ancienne histoire.

FREDENSBORG, village du Danemark, dans l'île de Seeland, à 4 kilom. N. de Frederiksborg, près du petit lac Esrom; 600 hab. Château royal, construit par Frédéric IV, et renfermant une belle galerie de tableaux. Un traité de paix entre le Danemark et la Suède y fut signé en 1720.

FREDER (Henri), écrivain polonais, né à Dantzig en 1604, mort en 1654. Il fut membre du sénat de sa ville natale, et eut de son temps une réputation d'érudition. On a de lui : *Oratio de crocodilo, qua triumphus Christi exponitur* (1621); *Orationes quatuor in Academia Tubingensi* (1627); *Gymnasmata academica* (Leipzig, 1628); *Quæstiones monetales* (Dantzig, 1830). Ce dernier ouvrage renferme de précieux renseignements sur l'histoire monétaire de la Pologne, et a été utilisé par Lelewel.

FRÉDÉRIC s. m. (fré-dé-rik). Métrol. Monnaie d'or de Prusse, frappée à l'image du roi Frédéric, et, par ext., Monnaie d'or prussienne d'un type quelconque, valant 20 fr. 80. ‖ *Double frédéric*, Monnaie d'or de Prusse, valant deux frédérics, ou 41 fr. 60.

— **Encycl.** Le *frédéric* est une monnaie d'or de Prusse, qui doit son nom aux rois de cette nation, qui portèrent tous le nom de *Frédéric* jusqu'en 1861. Elle est au titre de 906 millièmes, du poids de 6 gr. 65 et circule en Prusse pour 5 thalers (18 fr. 75). Cependant sa valeur est plus considérable : elle est de 20 fr. 80 environ. Cette dépréciation en Prusse provient, non-seulement de la proportion monétaire, qui n'est que de 1 à 14, au lieu de 1 à 15 1/2 comme en France, mais encore de ce que, dans ce pays, comme en Allemagne et en Hollande, le taux numéraire des monnaies d'or n'est pas fixe; ces monnaies suivent le cours des marchés sur l'or et jouissent communément d'un agio qui varie de 10 à 12 pour 100 en sus de leur valeur nominale. La valeur courante du *frédéric* de Prusse atteint quelquefois jusqu'à 21 fr. 10. Ces pièces ont pour empreinte l'effigie du roi, avec la désignation de ses titres pour légende; au revers, l'aigle royale posée sur un trophée au-dessous duquel est le millésime, sans légende. Depuis le traité du 24 janvier 1857, ces pièces ne font plus partie du système monétaire de la Prusse, dont les monnaies d'or sont exclusivement des *couronnes* et *demi-couronnes;* mais elles n'ont pas cessé d'y circuler pour 5 thalers.

En Danemark, depuis 1848, époque de l'avénement de Frédéric VII, les pièces d'or connues sous le nom de *christian* prirent celui de *frédéric;* elles sont aux mêmes types, moins l'effigie du roi, et ont la même valeur que les monnaies du règne précédent. V. CHRISTIAN.

FRÉDÉRIC Ier, dit Barberousse, empereur d'Allemagne, né en 1121, peut-être à Waiblingen (d'où serait venu à ses partisans le nom de *gibelins.*) Il était fils de Frédéric le Borgne duc, de Souabe et petit-fils de l'empereur Henri IV. En 1147, il succéda à son père dans la possession de son duché, et il fut élevé à la dignité impériale en 1152, à la mort de son oncle Conrad III. Après avoir pacifié l'empire et châtié les burgraves des rives du Rhin, il reprit les projets de ses prédécesseurs sur l'Italie, et passa six fois les Alpes pour soumettre Rome et les villes lombardes. Ces expéditions et les guerres qui en furent la conséquence occupent la plus grande partie de son règne. Elles se terminèrent par la paix de Constance (1183), sorte de conciliation entre les priviléges impériaux et les libertés italiennes, et dont les conditions furent longtemps regardées en Italie comme la base du droit public. Enfin, en 1189, à un âge où l'on aurait pu le croire fatigué de guerres, il prit la croix et partit pour la terre sainte à la tête de 100,000 hommes. Il traversa l'Hellespont, remporta une grande victoire devant Iconium, et, peu de temps après, se noya par accident dans la rivière de Saleph (l'ancien Cydnus), en 1190. Frédéric Barberousse fut un des plus grands empereurs de l'Allemagne, et son souvenir est resté populaire dans les légendes de ce pays.

FRÉDÉRIC II, empereur d'Allemagne, roi de Sicile et de Jérusalem, fils de l'empereur Henri VI, né à Jesi (Marche d'Ancône) en 1194, mort en 1250. Héritier de la Sicile par sa mère Constance, élu roi des Romains du vivant de son père, resté orphelin à l'âge de quatre ans, sous la tutelle du pape Innocent III, il se vit disputer l'empire d'Allemagne par son oncle Philippe de Souabe et par Othon de Brunswick, qui resta seul maître en 1209. Ce ne fut qu'en 1212 qu'il se mit en mesure de faire valoir ses prétentions. Il partit de Palerme, gagna la Suisse et se présenta devant Constance avec 60 cavaliers. Sa troupe augmenta successivement; des princes et des seigneurs entrèrent dans son parti. L'Allemagne, lasse des luttes de faction, l'accueillit comme une espérance de paix, et il triompha enfin de son rival, déjà vaincu à Bouvines par Philippe-Auguste. Couronné à Aix-la-Chapelle (1215) comme roi d'Allemagne, il obtint du pape Honorius III l'investiture de la dignité impériale à Rome (1220), après avoir renouvelé solennellement la promesse d'une croisade, ainsi que la confirmation d'une foule de priviléges pour l'Eglise. Allemand de race, mais italien d'éducation, esprit cultivé, pupille d'un pape, élève de deux cardinaux, ce prince vraiment supérieur à son époque se distingua par un caractère particulier d'habileté, de duplicité même, et par la situation singulière qu'il prit vis-à-vis du saint-siége, dont il était le client, mais dont il se garda bien d'être le serviteur. En apparence, il se montrait plein de déférence et de respect pour le souverain pontife, renouvelait à chaque instant et sous les serments les plus solennels des promesses qu'il ne tenait jamais, et se montrait enfin le fils le plus soumis et le plus humble de l'Eglise, mais en même temps le plus désobéissant. Fatigué d'une comédie qui durait depuis près de dix ans, Grégoire IX, en succédant à Honorius III (1227), fulmina enfin une excommunication contre lui. Frédéric cessa dès lors de dissimuler. il marcha sur Rome à la tête de mercenaires arabes, en même temps qu'il faisait soulever le peuple dans la ville et chasser le pape à Viterbe. Mais sentant que l'anathème pesait sur lui d'un poids accablant, il partit enfin pour la terre sainte (1228), et, par suite de négociations avec le soudan d'Égypte, s'empara sans coup férir de Jérusalem, où il se fit couronner roi. On prétend qu'il se couronna lui-même, aucun prêtre n'ayant voulu entrer en relation avec un excommunié. La *Chronique* de Matthieu Pâris donne même un exemple d'un scepticisme bien extraordinaire pour l'époque, et surtout chez un prince nourri à la cour pontificale. Suivant ce récit, Frédéric, au milieu de conférences philosophiques avec l'émir de Jérusalem, se serait laissé aller à des railleries sur la stérilité du sol de la Palestine, en disant que si Jéhovah avait connu le royaume de Naples, il n'aurait pas été choisir pour l'héritage de son peuple les rochers arides de la Judée. Quoi qu'il en soit, Frédéric se réconcilia avec Grégoire IX en 1230, passa en Allemagne en 1235 pour comprimer la révolte de son fils Henri, marcha, en 1237, contre la ligue lombarde, soumit presque toutes les villes de la Lombardie, et fut excommunié de nouveau pour n'avoir pas respecté les domaines du saint-siége. Cette fois, Grégoire IX prêcha une croisade contre lui et prononça sa déposition; mais les princes chrétiens ne répondirent pas à son appel; saint Louis lui-même, en refusant la couronne impériale qu'on lui offrait pour son frère, accusa le souverain pontife de violence. Grégoire en mourut d'apoplexie. Innocent IV reprit cette guerre et la poursuivit toute sa vie avec une violence et une opiniâtreté qui contrastaient avec la modération de Frédéric; celui-ci ne cessait de faire des propositions d'accommodement. Ce fut en vain que le pape, réfugié à Lyon, offrit successivement la couronne impériale à divers princes; il ne recueillit que d'humiliants refus ou il ne suscita que des compétiteurs ridicules et impuissants. Frédéric II mourut au château de Fiorentino, dans la Pouille. On soupçonna qu'il avait été empoisonné par son fils naturel Mainfroy. C'était un prince éclairé, instruit, qui encouragea les sciences et les lettres, les arts et l'industrie dans ses vastes Etats, et composa lui-même plusieurs ouvrages, ainsi que des poésies. On lui attribue, entre autres, un traité de chasse : *De arte venandi cum avibus*, et une série de *Questions philosophiques* adressées à des docteurs chrétiens et musulmans. Les historiens lui reprochent des mœurs licencieuses et une impiété qui était un scandale à cette époque.

FRÉDÉRIC III, dit le Pacifique, empereur d'Allemagne et duc d'Autriche (en cette qualité il porte le nom de **Frédéric V**), né à Inspruck en 1415, mort en 1493. Il fut appelé au trône d'Allemagne en 1440. C'était un prince indolent et sans énergie, adonné à l'astrologie, à l'alchimie et à la botanique, d'une intelligence remarquable, mais tout à fait dépourvu des fortes qualités politiques que les circonstances réclamaient alors dans un prince. Au milieu des guerres féodales qui déchiraient l'Allemagne, de la conquête de Constantinople par les Turcs, des guerres religieuses en Bohême et de l'immense mouvement produit par les grandes découvertes maritimes, par l'invention de l'imprimerie, par les guerres civiles d'Italie, par la ruine successive de la féodalité, il ne sortit que rarement de son apathie naturelle et continuait de cultiver ses plantes, pendant que les Turcs entamaient son héritage. Il fut le dernier empereur qui alla se faire couronner à Rome. Il eut quelques guerres sans résultat avec la Suisse, avec la Hongrie, avec la Bohême, vit avorter tous ses plans et mourut d'indigestion, laissant à son fils Maximilien le soin de réaliser la devise qu'il avait choisie pour sa maison : *A. e. i. o. u.* (*Austriæ est imperare orbi universo*, Il appartient à l'Autriche de commander à l'univers), devise bien ambitieuse pour un tel prince.

FRÉDÉRIC Ier, le Catholique, duc d'Autriche, né en 1174, mort en 1198, succéda à son père Léopold le Vertueux. Il restitua, sur la demande du pape, les sommes et les otages reçus pour la rançon de Richard Cœur de Lion, se croisa en 1197, se rendit en Palestine, où l'expédition n'eut aucun succès, par suite de la discorde qui régna entre les croisés, et mourut au moment où il allait repartir pour l'Europe.

FRÉDÉRIC III, dit le Beau, archiduc d'Autriche, né en 1286, mort en 1330, était fils de l'empereur Albert Ier. Il ne put obtenir de succéder à son frère Rodolphe sur le trône de Bohême, et ne fut pas plus heureux lorsqu'il aspira à l'empire. En 1314, six électeurs donnèrent leurs voix à Louis de Bavière, qui fut couronné à Aix-la-Chapelle le 26 novembre de la même année. Quatre électeurs se prononcèrent en faveur de Frédéric, qui, de son côté, se fit couronner par l'archevêque de Cologne. L'Italie et l'Allemagne se partagèrent entre les deux compétiteurs, dont les armées se rencontrèrent près de Mühldorf en 1322. Fait prisonnier, Frédéric fut enfermé dans la forteresse de Trausnitz, où il resta trois ans. Louis de Bavière lui rendit la liberté, à condition qu'il renoncerait à toute prétention à la couronne impériale, qu'il ferait consentir ses frères à rendre toutes les terres relevant de l'empire, et que, dans le cas où ceux-ci refuseraient, il se reconstituerait prisonnier. Le frère de Frédéric, Léopold, protesta contre ce traité et déclara qu'il défendrait ses droits par les armes. Fidèle à sa promesse, Frédéric alla offrir à l'empereur de reprendre ses chaînes; mais celui-ci ne voulut pas montrer moins de grandeur d'âme et lui laissa la liberté. Il l'embrassa, et, en signe d'amitié, dit-on, il le fit coucher avec lui dans le même lit. Schiller et Uhland ont célébré dans leurs vers ce trait de la loyauté allemande.

FRÉDÉRIC V, l'Ancien, duc d'Autriche, mort à Inspruck en 1436, était fils du duc Léopold l'Ancien. Il s'empara, en 1410, des domaines importants que possédait dans le Tyrol Henri de Rattenberg, qui avait suscité contre lui le duc de Bavière. L'année suivante, il fit avec la ville de Bâle une guerre que termina un traité de paix pour cinquante ans, puis un autre traité mit fin aux hostilités qui avaient recommencé entre l'Autriche et la Bavière en 1412. Après l'avénement de Sigismond à l'empire, ce prince convoqua à Constance un concile pour mettre fin au schisme qui désolait l'Eglise (1414). Le pape Jean XXIII, ayant tout à craindre de Sigismond, s'assura, avant de s'y rendre, un appui dans Frédéric d'Autriche. Il le nomma généralissime de ses troupes et lui promit une pension de 6,000 florins d'or. Lorsque le concile fut ouvert, Sigismond fit garder par ses troupes la salle d'assemblée. Le pape, effrayé, s'enfuit de Constance, déguisé en postillon, pendant que le jour même, pour faciliter ce départ, Frédéric donnait un tournoi. A peine la retraite du pape dans un château appartenant au duc d'Autriche fut-elle connue, que l'empereur Sigismond dénonça ce dernier au concile, le fit excommunier, le mit lui-même au ban de l'empire et délia ses sujets de leur serment de fidélité. Trop faible pour résister, voyant ses Etats se détacher de lui, Frédéric consentit à implorer son pardon à genoux et à livrer le pape. Cette faiblesse déplorable ne parvint point à désarmer Sigismond, qui le fit détenir dans un château fort sur le Rhin, le dépouilla d'une partie de ses domaines et le pressura à tel point qu'il reçut alors le surnom de Frédéric à la bourse vide (*Friedel mit der leeren tasche*).

FRÉDÉRIC-GUILLAUME, dit le Grand Electeur de Brandebourg. V. BRANDEBOURG.

FRÉDÉRIC Ier, roi de Prusse, fils du grand électeur Frédéric-Guillaume, né à Kœnigsberg en 1657, mort en 1713. A la mort de son père (1688), il annula le testament qui partageait l'électorat et les autres possessions entre lui et ses frères, s'empara de l'autorité en même temps que de tous les Etats héréditaires et aspira dès lors au titre de roi. Il secourut Guillaume d'Orange lors de l'expédition qui lui donna le trône d'Angleterre, entra en 1691 dans la coalition contre la France, fournit des hommes et de l'argent à l'empereur dans sa guerre contre les Turcs, et obtint, en échange, d'ériger le duché de Prusse en royaume, à des conditions qui donnaient à l'Autriche une sorte de suzeraineté. Frédéric s'engageait, en effet, à voter comme l'empereur dans toutes les affaires concernant l'empire, à ne donner sa voix qu'à un prince autrichien, lors des élections à l'empire, et à entretenir à ses frais un corps de 10,000 hommes tant que durerait la guerre de la succession d'Espagne. Il se fit couronner à Kœnigsberg, avec un faste inouï, en 1701, après avoir institué l'ordre de l'Aigle noir, et se vit reconnu par tous les rois de l'Europe, à l'exception du pape, des rois de France et de Pologne. Frédéric s'abstint de prendre part aux sanglants démêlés de la Suède et de la Russie; il s'occupa de donner au royaume qu'il venait de fonder des institutions qui pussent le placer au rang des plus grandes puissances; il augmenta l'étendue de ses Etats par l'annexion des comtés de Meurs et de Lingen, de la Gueldre, des principautés de Neufchâtel et de Valengin, du comté de Tectlenbourg, etc. Ce prince protégea les sciences, les arts et les lettres. Ce fut sous son règne que l'illustre Leibnitz alla s'établir à Berlin, où il put enseigner librement et où il devint premier président de l'Académie des sciences. Frédéric embellit et agrandit Berlin, fonda Charlottenbourg et institua l'Académie de peinture (1696) et l'Académie des sciences de Berlin (1707). Frédéric le Grand, son petit-fils, lui reprochait son faste, sa prodigalité et les conditions humiliantes auxquelles il se soumit pour obtenir le titre de roi.

FRÉDÉRIC-GUILLAUME Ier, roi de Prusse, fils de Frédéric Ier, né en 1688, mort en 1740. Il reçut à la cour de son grand-père, l'électeur de Hanovre, une éducation plus bourgeoise que princière. De retour à Berlin, son père lui donna pour gouverneur le comte de

Dohna, général habile, qui exerça sur son esprit une grande influence, l'habitua à l'ordre, à l'économie, à une vie active et réglée. Ce fut également ce général qui donna au jeune prince son instruction militaire, complétée plus tard par le duc d'Anhalt et le margrave Philippe, et c'est alors que commença à prédominer en lui le goût des exercices militaires. Jeune encore, il prit part à la guerre des Pays-Bas et connut le prince Eugène et le duc de Marlborough, qui devinrent ses amis. En 1706, il épousa la princesse Sophie-Dorothée de Hanovre. A la mort de Frédéric Ier, en 1713, il monta sur le trône, et opéra immédiatement de larges réformes économiques à la cour de son fastueux père. Il s'occupa en même temps de la réorganisation des finances, de la justice et de l'armée, consacra des sommes considérables aux améliorations agricoles, industrielles et commerciales, augmenta les revenus de l'Etat, porta l'armée à 80,000 hommes, punit sévèrement les administrateurs infidèles, et prépara enfin tous les éléments de la grandeur de son fils. A l'extérieur, il manqua quelquefois de fermeté, et sa politique flotta entre l'influence de l'Autriche et celle de l'Angleterre; mais il saisit toutes les occasions d'agrandir ses Etats. Lors de la paix d'Utrecht (1713), il se fit reconnaître comme roi de Prusse par la France et par l'Espagne, et se fit assurer par ce traité la possession de Neufchâtel, de Valengin, de la Gueldre. Cette même année, il acquit le comté de Limbourg. Pendant la guerre du Nord, il empêcha les Russes et les Suédois de prendre possession de la Poméranie, et, par une alliance qu'il contracta avec le gouverneur de Holstein-Gottorp et le général suédois comte Velling, en juin 1713, il acquit des droits sur Stettin et Wismar. Ce traité donna lieu à un conflit entre la Suède et la Prusse. Charles XII, qui était engagé dans la guerre avec les Turcs, revint en Poméranie, refusa de ratifier le traité fait par son général et demanda à Frédéric-Guillaume la restitution de Stettin, sans vouloir lui rendre la somme de 400,000 thalers payés par lui aux Russes et aux Saxons pour les empêcher d'envahir la Poméranie suédoise. Frédéric-Guillaume, irrité de la conduite de Charle XII, s'allia avec la Russie, la Saxe et le Danemark contre la Suède (1715), et, pendant la guerre qui suivit, son général, Léopold de Dessau, s'empara de Rugen et de Stralsund. Par la paix qui fut signée à Stockholm, le 1er février 1720, après la mort de Charles XII, le roi de Prusse ajouta à ses Etats toute la Poméranie citérieure, moyennant une somme de 2 millions de thalers qu'il paya aux Suédois. En 1725, Frédéric-Guillaume conclut avec la Hollande et l'Angleterre une alliance contre l'Autriche; mais l'ambassadeur de cette dernière puissance parvint à lui faire rompre cette alliance et l'amena à conclure le traité de Wusterhausen (1726), par lequel l'Autriche garantissait à la Prusse la possession des duchés de Juliers et de Berg, dès que la maison régnante se serait éteinte; la Prusse reconnaissait la pragmatique sanction et s'engageait à fournir à l'Autriche un corps d'armée en cas de guerre. Lors de la guerre qui éclata en 1733, au sujet de l'élection d'un roi de Pologne, Frédéric-Guillaume, fidèle à ses engagements, fournit à l'Autriche un corps de 10,000 hommes, qu'il rappela lorsqu'il eut appris que cette puissance avait conclu avec la France des préliminaires de paix sans l'avoir consulté. Quoiqu'il eût, en matière de gouvernement, des idées presque républicaines, Frédéric poussait parfois la sévérité jusqu'au despotisme. On le vit notamment porter une loi par laquelle le domestique qui aurait volé plus de 3 thalers à son maître serait pendu. Dans sa vie de famille, il lui arriva maintes fois de corriger sa fille à coups de bâton et de traiter son fils, le prince Frédéric, de la façon la plus dure, même en public. Il aimait la chasse, les théâtres de marionnettes, les grenadiers à formes athlétiques, qu'il payait fort cher. Tout luxe était banni de sa cour. Il se plaisait à passer ses soirées dans des réunions sans apparat, avec ses intimes. Dans son *collége tabagique*, comme il appelait lui-même ces réunions, on fumait, on buvait de la bière, et les étrangers qui y étaient admis n'étaient astreints à aucune espèce de gêne. Rien de grand n'eut lieu sous son règne; mais il se fit un grand nombre de choses utiles. Il fonda à Berlin des hospices, l'Académie de médecine, connue sous le nom de *Collegium medico-chirurgicum*, etc.; il abolit le servage des paysans et le remplaça par la corvée; il apprit au peuple à être sobre, actif, économe; il s'attacha à faire régner la justice, voulut être au milieu de son peuple un véritable père de famille, se montra constamment l'ennemi de la diplomatie et des courtisans, qu'il détestait à cause de leurs intrigues. En un mot, son œuvre fut avant tout marquée au coin de l'utile; mais on peut dire aussi qu'elle fut glorieuse, puisqu'elle prépara la Prusse au rôle brillant qu'elle allait jouer dans le monde.

FRÉDÉRIC II, dit le Grand, roi de Prusse, fils du précédent, né à Berlin le 24 janvier 1712, mort à Potsdam en 1786. Ce prince, destiné à devenir l'un des plus grands capitaines des temps modernes, ne montra d'abord qu'une insurmontable aversion pour la profession militaire. Elevé par des précepteurs français, il s'engoua de la littérature, des idées, des mœurs et même des modes de cette nation, au point de mériter de son père l'épithète de *petit-maître*. L'étude de la langue française, qui devint pour ainsi dire sa langue naturelle, de l'histoire, de la philosophie, des lettres; la pratique des beaux-arts; la composition d'écrits dont quelques-uns sont assez remarquables, remplirent les années de sa jeunesse et lui firent oublier le poids de la tyrannie paternelle. Pendant toute sa vie, au milieu des occupations politiques et militaires les plus absorbantes, il conserva l'empreinte de cette éducation première et ce goût singulier pour les lettres qui en fait une des personnalités princières les plus originales du XVIIIe siècle, et qui a fait dire à un historien anglais, avec plus d'esprit que de justice, qu'il était un composé de Mithridate et de Trissotin. Frédéric-Guillaume, son père, d'un esprit exclusivement militaire et allemand, ennemi, d'ailleurs, de toute culture intellectuelle, s'irrita des goûts du jeune prince au point de l'accabler de mauvais traitements, et le poussa par son despotisme à une tentative de fuite, qui fut punie par le supplice de l'un de ceux qui avaient favorisé ce projet. En 1732, il le maria contre son gré à la princesse Elisabeth-Christine de Brunswick, et l'envoya servir dans le contingent prussien qui rejoignait à Philisbourg l'armée impériale commandée par le prince Eugène. Frédéric revint de cette campagne moins enthousiaste que jamais de la carrière des armes, se retira dans le comté qu'il avait reçu en apanage, au château de Rheinsberg, et vécut dans cette retraite de 1734 à 1740, entouré de savants et de gens de lettres, uniquement occupé d'art et de sciences, et entretenant une correspondance suivie avec les hommes les plus remarquables du temps, surtout avec Voltaire, pour qui il avait une admiration passionnée. Disciple de nos philosophes, il aimait d'autant plus notre pays que *Français* signifiait pour lui *libre penseur*.

Il paraissait alors vouloir réaliser la chimère du roi philosophe conçue par Platon, Fénelon et tous les utopistes. En 1739, il écrivait à Voltaire : « Si la Providence était tout ce qu'on en dit, il faudrait que les Newton et les Wolf, les Locke, les Voltaire, enfin les êtres qui pensent le mieux fussent les maîtres de l'univers. » Il reste un monument curieux de ses sentiments et de ses opinions à cette époque; c'est la réfutation du *Prince* de Machiavel, où il s'élève avec énergie contre les principes despotiques du publiciste florentin, et où il trace avec une sévérité toute philosophique les devoirs du souverain. Cet ouvrage fut publié par les soins de Voltaire, sous le titre de l'*Anti-Machiavel* (La Haye, 1740). Frédéric essaya plus tard de faire disparaître l'édition. C'est dans cette même année 1740 que la mort de son père le laissa maître du trône, d'un Etat florissant et d'une armée nombreuse, mais qui d'ailleurs ne s'était jamais battue. Malgré sa puissance croissante et quoiqu'elle eût été érigée en royaume depuis 1700, la Prusse n'avait pas encore de caractère bien tranché et tenait plus encore de l'électorat que du royaume, suivant une expression de Frédéric lui-même.

Dès ses débuts, le nouveau roi montra l'ambition patriotique d'élever son pays au rang des grandes nations. Il réforma les finances, augmenta l'armée et profita des embarras de Marie-Thérèse pour faire valoir des prétentions plus ou moins fondées sur les duchés silésiens. Un refus de la reine de Hongrie, héritière de Charles VI, lui fit prendre les armes contre la maison d'Autriche. Il envahit la Silésie, gagna la bataille de Molwitz (1741), où il ne joua pas, au reste, un rôle très-brillant, conclut une alliance avec la France, battit encore Charles de Lorraine à Czaslau en Bohême (1742), et obtint après cette victoire la cession de la Silésie par Marie-Thérèse (traité de Berlin). En 1744, il reprit les armes, en vertu de conventions secrètes avec la France, envahit la Bohême, s'empara de Prague, mais dut se replier sur la Silésie et répara ses pertes par les brillantes victoires de Friedberg (1745), de Sorr et de Kesselsdorf. Un autre traité (Dresde, 1745) lui assura de nouveau la Silésie et le comté de Glatz. Pendant les dix années de paix qui suivirent, son esprit organisateur lui suggéra l'idée de réformes nombreuses, qui donnèrent un développement extraordinaire à la prospérité de la Prusse agrandie. Des marais desséchés, des manufactures établies de toutes parts, des landes stériles mises en culture, des villes fondées, des industries nouvelles naturalisées, des efforts énergiques pour abolir ce qui restait de la féodalité, la création de banques de crédit foncier et de la banque de Berlin, la réforme de l'administration, des finances et de la législation, la promulgation d'un nouveau code, imparfait, sans doute, mais bien supérieur à ceux qui régissaient alors les autres Etats et qui consacrait la liberté de conscience la plus absolue : tels furent les principaux progrès accomplis par ce roi réformateur, qui, par une contradiction singulière avec ses idées philosophiques, ne pratiquait d'autre principe de gouvernement que l'absolutisme, bien qu'il approuvât en théorie la conception de ce que nous nommons aujourd'hui les gouvernements constitutionnels.

En même temps, il réorganisa l'Académie de Berlin, dont il donna la présidence à Maupertuis, attira dans ses Etats un grand nombre de savants étrangers et surtout de Français, parmi lesquels il faut citer Voltaire. On sait quel fut le résultat définitif de ces liaisons intimes entre des philosophes et un roi. Dans ces fameux soupers de Potsdam, où régnait, à ce qu'on prétend, la plus complète égalité entre les convives, les gens de lettres, malgré leur souplesse, ne dissimulèrent peut-être pas assez leur supériorité intellectuelle; le roi, malgré son affectation de philosophisme, montra trop souvent par ses sarcasmes hautains qu'il était le maître. Sa rupture avec Voltaire eut l'éclat d'un événement public. Néanmoins, par cette réunion dans sa capitale des talents les plus remarquables de son époque, par cette prétention d'être le roi des esprits et de l'opinion, suivant l'expression de Michelet, Frédéric rendit de grands services à la civilisation de la Prusse. On remarquera, du reste, que la tolérance religieuse ne fut pas pour lui une lettre morte, puisqu'il accueillit dans ses Etats les jésuites, chassés des pays catholiques.

Au moment où éclata la guerre de Sept ans, le roi de Prusse vit se coaliser contre lui la France, l'Autriche, la Saxe et la Russie. Pendant le cours de cette guerre (1756-1763), il n'eut d'autre appui que quelques subsides fournis par l'Angleterre et courut plus d'une fois le danger d'être écrasé. Son activité, son courage et son génie le sauvèrent, et si, dans les dix-sept batailles qu'il eut à livrer, il fut plusieurs fois vaincu, il eut aussi d'éclatantes revanches : Rosbach, où il dispersa l'armée franco-allemande commandée par Soubise; Leuthen, un chef-d'œuvre, suivant Napoléon, et où ses manœuvres admirables donnèrent naissance à tout un système stratégique. Néanmoins, sa situation était presque désespérée, lorsqu'un changement de souverain en Russie amena un changement de politique et brisa la coalition. Frédéric sortit de cette lutte contre les grandes puissances de l'Europe avec la réputation du plus grand capitaine de son temps.

En 1763, il signa avec Marie-Thérèse la paix d'Hubertsbourg, qui rétablit les choses exactement dans le même état que celui où elles étaient avant la guerre. La Prusse garda définitivement la Silésie, mais resta épuisée d'hommes et d'argent. Frédéric guérit autant qu'il était en lui ces cruelles blessures de la guerre. Il rétablit les villes et les villages ruinés, donna une impulsion énergique à l'agriculture, au commerce et à l'industrie, et prit une série de mesures dont quelques-unes ont été blâmées, mais dont les résultats généraux furent de relever la prospérité matérielle du pays. En 1772, il prit part au premier partage de la Pologne avec l'Autriche et la Russie, se montrant ainsi, comme dans plusieurs autres circonstances, et notamment dans ses rapports diplomatiques, le disciple de ce Machiavel qu'il avait réfuté. Quelques années avant sa mort, il prit encore les armes contre l'Autriche, qui élevait des prétentions sur la succession de Bavière, et sut l'assurer au duc de Deux-Ponts par le traité de Teschen (1779), qui fit gagner à la Prusse les duchés de Franconie. Il expira le 17 août 1786 des suites d'une hydropisie.

Comme homme de guerre, Frédéric a été comparé à Napoléon; mais, suivant quelques historiens, il lui fut bien supérieur. « L'heureux Corse, dit M. Michelet, eut la chance unique d'hériter de Masséna, de Hoche, d'avoir à commander les vainqueurs des vainqueurs. Favori du destin, il reçut tout d'abord de la Révolution l'épée enchantée, infaillible, qui permet toute audace, toute faute même. L'armée de Frédéric, qui n'avait fait la guerre que sur les places de Berlin, était dressée sans doute; mais tout cela n'est rien. Une armée ne se forme qu'en guerre et sous le feu; son roi, non moins qu'elle novice, l'y conduisit, l'y dirigea, lui apprit plus que la victoire, la *patience*, la résolution invincible, et, en réalité, c'est lui qui la forma. Ce que ne fut pas Bonaparte, Frédéric le fut : *créateur*. Bonaparte eut en main l'instrument admirable, homogène, harmonique de la France si anciennement centralisée. Frédéric eut en main un damier ridicule, fait d'hier et de vingt morceaux, une armée composée et de recrues forcées et d'hommes de toute nation. Il eut un pays sans frontière, bigarré, bref, un monstre. C'est la création d'un besoin. Contre le monstre Autriche, il a fallu le monstre Prusse. Comment eût-il agi, ce corps dégingandé, s'il n'eût en Frédéric trouvé l'unité, le moteur?... Il fut le grand chef des résistances européennes. »

Ce qu'il faut admirer encore en Frédéric, c'est cette puissance de volonté qu'il portait dans ses actes militaires comme dans les choses de la vie ordinaire. Cet homme de lettres, ce philosophe, car c'était là le fond de sa nature, voulut être soldat, et il le fut, convaincu, quoiqu'il professât un certain déisme voltairien, que l'homme ne doit compter que sur lui-même. De là sa ténacité, son énergie, sa prodigieuse capacité de travail, et aussi sa constance dans les revers.

Sa passion pour la France survivait à tout, et la guerre même ne l'affaiblit pas. Après Rosbach, il fit soigneusement recueillir et soigner nos blessés, invita les officiers à sa table. « Excusez-moi, messieurs, disait-il, je ne vous attendais pas sitôt, et en si grand nombre. » Il disait encore : « Je ne m'accoutume pas à regarder les Français comme ennemis. »

Il n'avait rien non plus de la jactance habituelle des héros historiques. Dans les récits qu'il a donnés de ses batailles, il est aussi simple que modeste. Nulle excuse pour ses défaites, aucune bouffissure d'orgueil pour ses succès; bien mieux, il est très-attentif à marquer ses fautes et ne dissimule ni le nombre des morts ni celui des prisonniers. Tous ces faits de guerre, il les juge froidement, non en capitan, comme cela est habituel, mais en politique et en penseur. « Derrière le capitaine et au-dessus est le *Frédéric roi*, dont l'autre Frédéric n'est que le général. » (Michelet.)

Comparé aux autres rois de son temps, il apparaît dans sa vraie grandeur et dans son originalité. Les autres n'ont aucune idée de l'avenir, aucun sentiment de la justice, du droit, de la liberté, du progrès, et semblent plutôt des chefs barbares. Il les domine par cette force intellectuelle qui est en définitive la vraie force. « S'il n'eût été ni roi ni général, dit Michelet, il resterait encore un des premiers hommes du siècle. »

Mettez-le donc en regard de Louis XV! Et sans parler de toutes les supériorités qu'il a sur le triste pacha de Versailles, n'avait-il pas admirablement compris ce qui restait lettre close pour l'autre, c'est-à-dire le rôle de la France à cette époque, l'œuvre profondément *humaine*, civilisatrice et libératrice de nos philosophes, qui ont alors bien plus sûrement conquis l'Europe que n'ont pu le faire toutes les boucheries de Napoléon? A ce point de vue, n'était-ce pas un roi plus français que Louis XV, que ce lettré, ce penseur qui a tant écrit en français (et jamais en allemand); qui correspondait en prose et en vers avec Voltaire; qui adressait des lettres si spirituelles et si philosophiques à d'Alembert, à Diderot, à Rousseau, etc.; que celui dont Marie-Joseph Chénier a dit, dans sa belle *Epître à Voltaire :*

Et, tandis que chez nous l'amant de Pompadour,
Soigneux de respecter l'étiquette de cour,
T'interdisait Versailles où, portant sa livrée,
Dominait en rampant la bassesse titrée,
Frédéric, à Berlin, t'appelait près de lui,
Et, l'égal d'un grand homme, en devenait l'appui.
Là, régnait chez un roi l'esprit philosophique,
Et l'empire à souper passait en république.

Et plus loin, après avoir rappelé la petite brouillerie de Voltaire et de Frédéric, et la retraite de Berlin du philosophe, qui ne tarda pas à renouer avec le roi, il ajoute :

Loin de lui cependant que de fois tes regards
Ont suivi ce héros qui chérit tous les arts;
Qui sur tant de périls fonda sa renommée;
Qui forma, conduisit, ménagea son armée;
Qui fut historien, philosophe, soldat;
Qui t'écrivit en vers la veille d'un combat,
Rima le beau serment de mourir avec gloire,
Vécut, et pour rimer remporta la victoire;
Sut dompter les Saxons, enrichir ses sujets;
Fit toujours à propos et la guerre et la paix,
Aima sans l'estimer l'autorité suprême,
Et sourit sur le trône à la liberté même.

C'est Frédéric qui fit les avances d'un raccommodement avec Voltaire, raccommodement au sujet duquel celui-ci écrit à M. d'Argens, qu'il avait connu à Berlin, la charmante lettre qui suit, et que nous citons parce qu'elle contient d'intéressantes appréciations :

« De Lausanne, le 8 janvier 1758.

» Vous demandez, mon cher ami et compagnon de Potsdam, comment Cinéas s'est raccommodé avec Pyrrhus. C'est, premièrement, que Pyrrhus fit un opéra de ma tragédie de *Mérope* et me l'envoya; c'est qu'ensuite il eut la bonté de m'offrir sa clef, qui n'est pas celle du paradis, et toutes ses faveurs, qui ne conviennent plus à mon âge; c'est qu'une de ses sœurs (Mme la margrave de Baireuth), qui m'a toujours conservé ses bontés, a été le lien de ce petit commerce qui se renouvelle quelquefois entre le héros poëte, philosophe, guerrier, brillant, fier, modeste, roi, et le Suisse Cinéas, retiré du monde...

» Nous récitâmes hier une tragédie; si vous voulez un rôle, vous n'avez qu'à venir. C'est ainsi que nous oublions les querelles des rois et celles des gens de lettres, les unes affreuses, les autres ridicules. On nous donne la nouvelle prématurée d'une bataille entre M. le maréchal de Richelieu et le prince de Brunswick. Il est vrai que j'ai gagné aux échecs à ce prince une cinquantaine de louis; mais on peut perdre aux échecs et gagner à un jeu où l'on a pour second trente mille baïonnettes. Je conviens avec vous que le roi de Prusse a la vue basse; mais il a le premier des talents au jeu qu'il joue, la célérité. Le fond de son armée a été discipliné pendant quarante ans. Songez comment doivent combattre des machines régulières, vigoureuses, aguerries, qui voient leur chef tous les jours, qui sont connues de lui, et qu'il exhorte, chapeau bas, à faire leur devoir. Souvenez-vous comment ces drôles-là font le pas de côté et le redoublé; comment ils escamotent la cartouche; comment ils tirent six à sept coups par minute.

» Enfin, leur maître croyait tout perdu il y a trois mois; il voulait mourir; il me faisait ses adieux en vers et en prose; et le voilà qui, par sa célérité et la discipline de ses soldats, gagne deux grandes batailles dans un mois; court aux Français, vole aux Autrichiens, reprend Breslau, fait 40,000 prisonniers et des épigrammes. Nous verrons com-